REVUE DE PRESSE

PAUVRETÉ, RICHESSE, HOMME ET BÊTE
[ARMUT, REICHTUM, MENSCH UND TIER]

Texte de **Hans Henny Jahnn**
Mise en scène **Pascal Kirsch**

Collectif 2 Plus

Jean Pierre Han – **Revue théâtre(s)** – N°03 Automne

Hugues Le Tanneur – **Libération** – 25/09/2015

René Solis – **France Culture | La dispute** – 28/09/2015

Joshka Schidlow – **Allegro Théâtre** – 28/09/2015

Véronique Hotte – **Hottello** – 28/09/2015

Jean-Pierre Thibaudat – **Mediapart | Le balagan** – 30/09/2015

Christine Friedel | Philippe Du Vignal – **theatredublog** – 01/10/2015

Gilles Costaz – **webtheatre** – 01/10/2015

Brigitte Salino – **Le Monde** – 6/10/15

Didier Méreuze – **La Croix** – 6/10/2015

Jean – Luc Porquet – **Le Canard Enchainé** – 07/10/2015

Martine Silber – **Marsupilamima** – 07/10/2015

Edith Rappoport – **Journal de bord d'une accro** – 07/10/2015

Victor Point – **20 minutes** – 09/10/2015

QUELQUES EXTRAITS

Une soirée magique. Un auteur rare, Hans Henny Jahnn, dont on découvre une pièce « Pauvreté, richesse, homme et bête » (quel titre !) jamais montée sur une scène française. Un metteur en scène méconnu, Pascal Kirsch, que l'on suit depuis longtemps et qui, après bien des errances, toujours curieuses et parfois magnifiques, déploie, à travers sa rencontre avec cette pièce, un talent démoniaque. Des acteurs que, pour certains, on découvre, ébahi. On sort de ce voyage âpre et amoureux au nord de la Norvège des fermes, des fjords et des trolls comme habité de sombre beauté.
Jean-Pierre Thibaudat – Mediapart | Le balagan – 30/09/2015

Pascal Kirsch et ses comédiens donnent vie à cet univers d'une rare densité irrigué par le feu du désir, restituant une atmosphère qui tient aussi bien du conte que de la tragédie grecque ou du western.
Hugues Le Tanneur – Libération – 25/09/2015

C'est [une] histoire simple et complexe comme la vie, que Pascal Kirsch restitue à merveille dans toute sa force, sans apprêt, avec une belle et très homogène équipe.
Jean Pierre Han – Revue théâtre(s) – N°03 Automne

Les acteurs […] inscrivent leur talent dans l'extrême proximité de leur discours […]. L'épopée de l'éleveur de rennes, narrée près de trois heures durant, passe en un éclair […]
Véronique Hotte – Hottello – 28/09/2015

Pascal Kisch a pris ce texte à bras le corps avec toute la force, tout l'amour qu'il mérite. Et d'abord en confiant la scénographie à Marguerite Bordat : un jeu de tables qui s'emboîtent et se séparent agrandit ou ferme l'espace, fait glisser, en une narration continue, d'un intérieur aux montagnes, elles-mêmes figurées par de très belles maquettes de rochers et de hameaux poudrés de neige. Il y a une vraie poésie, et de l'enfance, dans ce bouleversement des échelles, avec, au loin, la présence obsédante d'un merveilleux cheval blanc. Pour autant, la mise en scène et la direction d'acteurs n'a rien de naïf ni de mièvre : les duretés de la langue, de la vie, sont interprétées avec une précision musicale rare.
Christine Friedel
Un texte passionnant que l'on écoute presque trois heures sans aucune lassitude, à la langue formidable, d'une force et d'une rare poésie, une mise en scène d'une grande finesse mais aussi d'une solidité, d'une maîtrise à toute épreuve … **Philippe Duvignal**
Christine Friedel | Philippe Du Vignal – theatredublog – 01/10/2015

L'Échangeur de Bagnolet, un théâtre qui ne craint pas de sortir des sentiers battus, comme le metteur en scène de la pièce, Pascal Kirsch(…) On est dans un monde noir, onirique et magique, comme le plateau du théâtre, où des halos de lumières, tels ceux de bougies, éclairent les comédiens, et où apparaissent des visions, comme celle, obsédante, de la jument blanche. Au-dessus, il y a un ciel étoilé : celui de la langue de Jahnn, cruelle et radicale, organique et érotique. Magnifique.
Brigitte Salino – Le Monde – 6/10/15

En faisant découvrir ce texte, Pascal Kirsch fait acte de justice. Mais pas seulement. Il se révèle l'un des hommes de théâtre les plus fins, les plus justes. Rarement, un metteur en scène aura su faire entendre avec une telle intensité, une telle pureté un texte aussi riche, aussi dense, aussi complexe. Alternant, dans une fidélité parfaite à Hans Henny Jahnn, les moments de théâtre et ceux du récit, il entraîne avec une évidence stupéfiante les spectateurs dans les arcanes de cette œuvre tenant du conte, des mythes et légendes du Grand Nord, du poème épique.
Didier Méreuze – La Croix – 6/10/2015

Quel beau titre ! Énigmatique et puissant… Telle est aussi cette pièce jouée pour la première fois en France, une pièce qui date de 1933, écrite par un auteur allemand peu connu ici, Hans Henny Jahnn, qu'on rêve, une fois sorti des trois heures émerveillantes de ce spectacle, d'approcher de plus près.
Jean – Luc Porquet – Le Canard Enchainé – 07/10/2015

théâtre(s)
LE MAGAZINE DE LA VIE THÉÂTRALE

N°03 AUTOMNE 2015

Pauvreté, richesse, homme et bête

de Hans Henny Jahnn.
Mise en scène de Pascal Kirsch
À Bagnolet
Pièce publiée aux éditions José Corti

THÉATRE

COLLECTIF2PLUS

Le monde théâtral français a beau être passionné par tout ce qui vient d'Allemagne, le romancier et dramaturge Hans Henny Jahnn, lui, reste étrangement inconnu, malgré les efforts de l'éditeur José Corti et le travail de traduction d'Huguette Duvoisin et de René Radrizzani. Au vu du spectacle conçu et présenté par Pascal Kirsch et son équipe c'est là une incontestable injustice. Il est vrai que dans son propre pays Hans Henny Jahnn, qui vécut de 1894 à 1959, malgré Döblin, Brecht, Thomas Mann et quelques autres esprits éclairés, n'est pas beaucoup mieux considéré. Le titre de la pièce, Pauvreté, richesse, homme et bête, écrite en 1933, est déjà tout un programme que l'auteur dans un style très particulier, entre récit, conte, poème, évocation imaginaire imprégnée de symbolisme et réalisme tout à la fois, s'emploie à explorer. C'est dans les profondeurs de l'âme humaine que Hans Henny Jahnn navigue avec une langue claire et âpre – celle des paysans vivant dans le climat rugueux des montagnes dont il est question ici. C'est cette histoire simple et complexe comme la vie que Pascal Kirsch restitue à merveille dans toute sa force, sans apprêt, avec une belle et très homogène équipe, Vincent Guédon en tête, qui évolue au son de la musique live de Makoto Sato et Richard Comte, et en trouvant toutes les solutions pour évoquer les vastes espaces réels et mentaux.

/ JEAN-PIERRE HAN /

Libération

Libération **Vendredi** 25 Septembre 2015 www.liberation.fr facebook.com/liberation @libe

ENVOÛTEMENT

«Pauvreté, Richesse, Homme et Bête» : mythes et sensualité

Pascal Kirsch amène à Bagnolet la poésie nordique de Hans Henny Jahnn.

Au centre, une grande table où est exposée la maquette des lieux. PHOTO BELLAMY

Curieux hybride de théâtre et de roman, *Pauvreté, Richesse, Homme et Bête* a été écrit en 1933 par l'Allemand Hans Henny Jahnn, lequel l'enterra aussitôt pour l'exhumer après la guerre. Il se déploie sur une dizaine d'années dans une région montagneuse et aride de l'ouest de la Norvège. Il faut saluer l'initiative de Pascal Kirsch, grâce à qui l'on peut, pour la première fois, découvrir sur les planches une version française de ce texte.

Maquette. Sur la scène de L'Echangeur de Bagnolet, spectateurs et comédiens sont conviés autour d'une grande table où est exposée la maquette des lieux dont il est question dans la pièce. On y découvre un vaste paysage partiellement recouvert de neige, où l'on distingue la ferme isolée de Manao Vinje, le personnage principal. Il y a aussi le village où ce jeune paysan, qui vient de perdre son père, se rend à cheval sur sa jument Falada. Cette représentation physique du monde extérieur est d'autant plus importante que toutes les scènes qui suivront se passent en huis clos, même si le dehors y est souvent évoqué. De ce paysage cabossé, le public, une fois assis, passe, en quelque sorte en plan resserré, à l'intérieur d'un moulin.

Là, un peu comme les sorcières de *Macbeth*, trois individus échangent des propos où poésie et réalisme se mêlent étrangement. Deux d'entre eux sont morts et le troisième, Yngve, est un troll qui *«parcourt le pays comme vagabond et aussi comme marchand de bétail»*. *Deus ex machina*, il est un double de l'auteur mais aussi de Manao Vinje. Les trois sont des «apparitions» comme les définit Jahnn, des voix qu'entend Manao, présent lui aussi dans le moulin. Cette scène d'ouverture donne le climat général d'un univers où mythes et légendes coexistent avec le réalisme le plus cru. On raconte qu'une jeune fille envoûtée serait emprisonnée à l'intérieur de la jument de Manao, lequel aurait des rapports contre nature avec l'animal. Régulièrement, le cheval traverse le plateau en fond de scène; vision de rêve, nimbée d'une aura mystérieuse à la fois mythique et sexuelle, en écho à la sensualité exacerbée qui imprègne la pièce. Il est vrai que Manao accorde beaucoup d'importance à l'animal pour lequel, une fois mort, il fait construire un mausolée.

Valet. *Pauvreté, Richesse, Homme et Bête* tient pour une bonne part du roman d'apprentissage. C'est aussi une histoire d'amour tragique entre Sofia, jeune fille pauvre, et Manao, dont l'issue est contrariée par Anna Frönning. Cette riche paysanne discrédite Sofia en la faisant accuser d'infanticide. Manao, désespéré, épouse Anna. Souvent hors de la ferme, il ne tarde pas à être remplacé par son valet, Ole, dans le lit d'Anna. Plus tard ce sera Gunvald, un autre valet, dont Anna s'est servi pour compromettre Sofia, qui réclame son dû. Des enfants naissent de toutes ces unions. On imagine la difficulté qu'il y a à traiter un matériau aussi foisonnant au théâtre. Misant sur une approche sobre et toujours juste, Pascal Kirsch et ses comédiens donnent vie à cet univers d'une rare densité irrigué par le feu du désir, restituant une atmosphère qui tient aussi bien du conte que de la tragédie grecque ou du western.

HUGUES LE TANNEUR

PAUVRETÉ, RICHESSE, HOMME ET BÊTE
de HANS HENNY JAHNN, m.s. PASCAL KIRSCH, du 26 septembre au 9 octobre à L'Echangeur, 59, avenue du général de Gaulle, Bagnolet.

Dans l'émission **La Dispute** du 28/09/15
Coup de cœur de **René Solis**, *"Pauvreté, richesse, homme et bête"* du 26 septembre au 9 octobre au Théâtre L'échangeur de Bagnolet.

«…Une pièce de Hans Henny Jahnn, auteur allemand qui a été redécouvert il y a une douzaine d'années par la metteure en scène Christine Letailleur qui avait montée au TGP de Saint Denis un Médée de Jahnn qui était une pièce complètement inouïe, une version de Médée comme on en avait jamais entendue, extrêmement osée, crue, violente. Et puis la même Christine Letailleur a continué avec une autre pièce totalement scandaleuse de Jahnn qui s'appelait Pasteur Ephraïm Magnus. Et là, cette pièce Pauvreté, richesse, homme et bête est beaucoup moins trash que les autres textes de Jahnn. C'est mis en scène par Pascal Kirsch à l'Echangeur de Bagnolet, c'est un spectacle qui dure 3h et c'est tout simplement magnifique. C'est une espèce de tragédie rurale norvégienne - écrite par un allemand - sur fond de montagnes, de fjords, de paysans qui se déchirent… une histoire d'héritage, de mariage… et c'est tout simplement magnifiquement poétique, étonnant, très beau et le spectacle est très simple. Il n'y a rien, une ou deux maquettes, des chaises, un peu de neige comme ça… c'est une sorte de rêve qui se déploie pendant 3h. Vraiment très beau… »

lundi 28 septembre 2015

Pauvreté, richesse, homme et bête de Hans Henny Jahnn.
Mise en scène Pascal Kirsch

Au début de la Grande Guerre, Hans Henny Jahnn (1894-1959) fuit l'Allemagne où il ne reviendra qu'en 1918 et s'établit dans une contrée reculée de Norvège. Cette région de montagnes dont les habitants ne se croisent qu'en de rares occasions lui inspirera l'écriture de Pauvreté, richesse, homme et bête. Manao Vinje qui exploite une ferme isolée veut prendre femme. Il a porté son choix sur Sophia dont la famille est sans-le sou. Mais c'est compter sans Anna, une riche paysanne qui éprouve pour lui une passion jalouse et veut l'enserrer dans ses filets. Ne s'embarrassant pas de scrupules, elle arrive à ses fins. Pour son propre malheur. On entre avec cette pièce dans les viscères du monde rural. Des trolls, ces créatures chimériques, commentent et peut être influencent les destins. Plus accoutumé à fréquenter les animaux que les humains, Manao éprouve pour son cheval un tel attachement qu'il passe plus volontiers ses nuits dans l'écurie que dans la chambre conjugale. Ce qui fait naître le bruit que le cheval serait habité par un être fantasmagorique. Chez Hans Henny Jahnn le réalisme côtoie le surnaturel, le lyrisme la cruauté la plus triviale. Ce qui frappe dans cette pièce est sa démesure que le jeune metteur Pascal Kirsch met splendidement en lumière. On ne peut qu'être stupéfait par la maîtrise avec laquelle il s'est emparé de ce texte dont le climat rappelle l'univers terrien de Dylan Thomas et qui s'inspire pour ce qui est des situations et des personnages hantés de troubles désirs autant de Shakespeare que de contes de Grimm. Porté par des comédiens d'une singularité exceptionnelle (notamment Vincent Guédon, Raphaëlle Gitlis, Arnaud Cheron, Elios Noël...) cette œuvre dramatique de l'auteur de "Pasteur Ephraïm Magnus" et d'une bluffante "Médée" provoque l'ivresse d'une découverte fondamentale.

Joshka Schidlow

Jusqu'au 9 octobre
L'échangeur Bagnolet à 19h30 du lundi au samedi à 17h dimanche (relâche les mercredis)

lundi 28 septembre 2015

Pauvreté, Richesse, Homme et Bête, texte de *Hans Henny Jahnn*, traduction Huguette Duvoisin et René Radrizzani, mise en scène de *Pascal Kirsch*

Hans Henny Jahnn (1894-1959) est un écrivain allemand énigmatique et radical, peu connu en France, dont les livres recèlent une forte dimension autobiographique. Jahnn partage trente ans d'une vie commune avec son compagnon, ancien camarade de lycée, Gottlieb Friedrich Harms ; ils se marient plus tard avec deux sœurs et seront pères. À l'origine de l'aventure existentielle, les deux amis, pacifistes lors de la Première Guerre mondiale, émigrent en Norvège de 1915 à 1918 : « *Dans l'isolement et la révolte, Jahnn s'y forge un nouvel univers, en radicale opposition au monde bourgeois. Sa vision s'appuie sur le principe de l'amitié fraternelle, imaginant le retour à un grand début où la création serait animée d'un dynamisme homo-érotique* », commente Lionel Richard, critique averti de la littérature outre-rhin.

La communauté spirituelle créée à son retour en 1919, à Eckel, en Allemagne du Nord, se fonde sur l'utopie d'un monde fusionnel entre le masculin et le féminin. Pour Jahnn, écrivain et musicien – facteur d'orgues -, l'homme est corps, et non esprit ; la connaissance du monde s'inscrit en lui par la blessure infligée au corps. Son roman de formation, *Perrudja* (1929), est emblématique, à travers l'histoire de Pierre Le Disloqué, déraciné par les circonstances extérieures.

Or, la pièce *Pauvreté, Richesse, Homme et Bête*, à la fois poème et conte inspiré de *La Gardeuse d'oies* des Frères Grimm, entre aussi en résonnance avec le roman *Perrudja*, où s'impose, au milieu de la blancheur isolée du paysage norvégien, un beau et jeune garçon, en contact avec la violence vitale de la création animée. Une communion sexuelle et mystique s'établit entre le garçon, qui a grandi dans la compagnie des animaux, et une jument.

Le metteur en scène Pascal Kirsch allie à la représentation dramatique les mêmes montagnes altières et solitaires où vit le paysan Manao Vinje, hors du village. Cet homme est une bête, selon certains, et ses beaux chevaux enfermerait une femme.

Le titre de la pièce – *Pauvreté, Richesse, Homme et Bête* – désigne les rythmes divers de la vie : la nature, les animaux et les individus entre eux, associés à la dimension sociale des paysans, les riches, et des valets de ferme, les pauvres. Les maîtres et les serviteurs sont forcés de vivre sous le même toit et sous la loi de leur propre désir égoïste qui provoque mensonges, rivalités, complots et chantages. L'être sert, soit l'aspiration à la jouissance qui asservit, soit l'argent qui rend puissant soit le bonheur de la liberté et de

l'amour, selon l'accès à « l'être » et non « l'avoir ». Manao Vinge incline vers cette dernière volonté, souhaitant épouser Sofia, « inférieure » de condition par rapport à la stratège Anna, mais plus « pure ».

La langue rude de Jahnn reflète la réalité âpre et cinglante de la montagne, vibrant entre réalisme et merveilleux, une prose poétique aux accents claudéliens – éloge de la terre, du travail et de l'amour -, hors de toute foi, si ce n'est celle à soi seul.

La magnifique scénographie de Marguerite Bordat sert la mise en scène, céleste et terrienne, alternant des images vidéo animalières avec le jeu théâtral, évoquant le dur chemin qui mène vers l'équilibre des forces naturelles, humaines et bestiales. Le public entre en déambulation, invité à contempler le paysage montagnard en réduction d'une maquette enneigée, depuis les cimes jusqu'à la vallée du village. La désignation des personnages est accordée au spectateur, un proche vis-à-vis.

Au cours de la représentation, les tables qui portent la maquette seront poussées à l'écart, et reviendront plus tard, à la place des tables de ferme et leurs bancs de bois où s'assoient en bout, trois personnages merveilleux – un troll, un suicidé et un esprit de l'eau -, trois apparitions merveilleuses de conseil et de sagesse, tel un chœur. La musique de Makoto Sato et Richard Comte à la guitare aux sonorités dissonantes se conjugue avec les soulèvements intimes et troublés des personnages.

Les acteurs, à travers une calme patience, inscrivent leur talent dans l'extrême proximité de leur discours, chuchoté ou déclamé, et l'écoute attentive d'une parole poétique entêtante. L'épopée de l'éleveur de rennes, narrée près de trois heures durant, passe en un éclair : soit le voyage intérieur d'un drôle de gars et de ses proches, rivés à la terre et au cosmos.

Véronique Hotte

Pauvreté, richesse, homme, bête » pour une soirée magique

30 septembre 2015 | Jean-Pierre Thibaudat

Une soirée magique. Un auteur rare, Hans Henny Jahnn, dont on découvre une pièce « Pauvreté, richesse, homme et bête » (quel titre !) jamais montée sur une scène française. Un metteur en scène méconnu, Pascal Kirsch, que l'on suit depuis longtemps et qui, après bien des errances, toujours curieuses et parfois magnifiques, déploie, à travers sa rencontre avec cette pièce, un talent démoniaque. Des acteurs que, pour certains, on découvre, ébahi. On sort de ce voyage âpre et amoureux au nord de la Norvège des fermes, des fjords et des trolls comme habité de sombre beauté.

Une langue d'une affolante beauté

De l'auteur (dont l'œuvre est publiée à chez José Corti dans les formidables traductions de Huguette Duvoisin et René Radrizzani), on connait surtout deux pièces, « Pasteur Ephraïm Magnus » (créée par Brecht et dont Christine Letailleur nous offrit une belle version) et « Médée » (pièce d'exception, régulièrement montée). En 1933, Hans Henny Jahnn, fuyant l'Allemagne nazie s'établit dans une ferme sur l'île de Bornholm. C'est là qu'il écrira « Pauvreté, richesse, homme et bête » et sa grande trilogie romanesque « Fleuve sans rive ».

Et justement, l'une des forces de cette pièce, c'est de conjuguer plusieurs approches y compris un versant romanesque. On peut y voir un feuilleton en quatre épisodes où chacun donne envie de connaître la suite. Un conte pétri de légendes nordiques avec trolls, traitres, meurtres et amour fou. Ou encore un drame paysan entre éleveurs-cultivateurs riches et valets pauvres portant le nom de la ferme où ils travaillent, entre les habitants des villages de la vallée et la solitude des fermes de montagnes. On peut y voir enfin, et avant tout, un infini poème tant la langue y est constamment d'une affolante beauté.

Le temps d'un regard

Voici donc l'histoire de Manao Vinje (Vincent Guédon qui a fait connaître la pièce à Pascal Kirsch) qui vit dans sa ferme isolée, seul avec son cheval dont on dit qu'il est habité par un fantôme. Lui, l'homme des montagnes, a croisé un jour dans la vallée le regard de Sofia (Marina Keltchewsky). Un moment furtif qui suffit à engrosser ses rêves futurs de mariage. Les années passent, le regard reste. La pâle et fine Sofia n'est pas une fermière, ni même une fille de ferme, elle vient du littoral, ses parents pauvres vivent dans un hangar à bateau, elle doute de tout et d'abord d'elle-même. La solide et déterminée Anna (Raphaëlle

Gitlis), fille de la ferme Frönning proche de celle de Manao, veut ce dernier pour mari. Elle est prête à tout pour cela. C'est le début de l'histoire. N'en disons pas plus.

Les rebondissements, les scènes d'une force à couper le souffle ne manqueront pas. Interviendront d'autres personnages –aucun n'est secondaire. Ole (Arnaud Cheron) et Gunvald (Elios Noël) deux valets de ferme prêts à tous les chantages et méfaits pour assouvir les besoins de leur sexe, l'un s'amendera, l'autre pas. Deux paysans (Julien Bouquet et Loïc Le Roux) qui avec le troll Yngre (François Tizon) forment un infernal trio, mi- sorciers, mi-vox populi. Et enfin, Jytte (Florence Valéro), une jeune fille danoise de 16 ans qui, d'abord narratrice entrera dans l'histoire, fleur à peine éclose qui semble déjà appeler les gouffres où l'amour et la haine peuvent conduire.

De grandes tables de ferme

Le phénoménal travail de Pascal Kirsch a commencé à la table par d'astucieuses coupes dans le texte, redistribution de répliques et concentration de personnages. Puis, ses discutions avec Marguerite Bordat qui signe les décors et les costumes, ont conduit cette dernière à tourner le dos aux didascalies réalistes, pour proposer un espace décalé. Une lande cernée d'ombres et de neige, oscillant entre les extrêmes, de l'infiniment petit à l'infiniment grand et qui est comme une chambre d'écho de l'écriture.

Le rythme du spectacle articule deux éléments clefs. D'une part le meuble que l'on trouve dans toutes les fermes norvégiennes depuis la nuée des temps: une longue table bois dont la multiplication ne cesse de recomposer l'espace. D'autre part le cheval, point fixe et furtif, objet de tous les fantasmes, qui est là sans être là, gardant sa part de mystère jusqu'à sa disparition provoquée par une main assassine. Enfin Pascal kirsch a confié à Makoto Sato et Richard Comte, la musique du spectacle, jouée et composée en direct.

Une première version du travail avait été présentée en juin dernier au Studio-théâtre de Vitry, coproducteur du spectacle. Après deux mois de repos et un nouveau temps de répétition, le spectacle a atteint son niveau de croisière , très haut dans l'air du théâtre, avec des acteurs que l'on se devait de tous citer comme on l'a fait plus haut, tant chacun donne à son personnage des accents qui sont au rebours des clichés et des approximations habituelles quand il s'agit de peindre le monde paysan. Au contraire, coachés par Pascal Kirsch, ils mettent en évidence les contradictions et le caractère obsessionnel de chacun d'entre deux dans la quête qui est la leur.

"Qu'est-ce que cela signifie?"

Car chacun rêve d'une situation heureuse et au-delà d'un monde sinon meilleur du moins ordonné dans la concorde, mais l'homme autant que la femme sont aussi des bêtes « enfermées dans une forme humaine » nous dit Jahnn, ils peuvent s'avérer jaloux, voraces, sanguinaires, destructeurs. Quant au troll de l'histoire, il joue avec le feu.

Alors la paix n'est pas de ce monde-là. La tristesse inonde Sofia au plus fort de sa joie passagère. L'amour ne triomphe que dans le deuil. « J'ai traversé le pont. Les morts parlaient derrière mur. Mais aujourd'hui, ils se taisent. La neige recouvre les montagnes » dit Manao au milieu de la pièce (derniers mots de l'acte deux). Manao et Sofia sont des personnages de paysans simples d'une confondante humanité nouée de lucidité comme on en voir rarement dans une pièce de théâtre.

Jytte la jeune danoise peine à comprendre. « Qu'est-ce que cela signifie ? Ce n'étaient que des paroles ? » demande-telle à Yngve, le troll. Ce dernier lui montre alors une pierre rouge, un dodécaèdre, douze faces pas une de moins. « C'est ce que nous disons, dit-il. Mais c'est un rêve enveloppant comme la sphère des étoiles, un feu d'artifice, comme la chute de myriades de comètes, comme la voie sinueuse et ramifiée du sang dans notre corps ». « C'est beaucoup de choses en peu de mots » résume Jytte qui dit s'appeler Falada comme la jument « sans nom » de Manao, Jahnn glissant là, à la fin de sa pièce, une ultime machination. Cette pièce est comme un puits où l'on jetterait des mots pour mieux en sonder leur profondeur.

Il est des soirs où le théâtre, cette alchimie de mots, de corps et d'espace, nous rassasie comme ce « bon gruau à la crème « que prépare Sofia pour Manao, avant la seule nuit qu'ils passeront ensemble.

Théâtre l'Echangeur de Bagnolet, du lun au sam 19h30 sf merc, dim 17h. Jusqu'au 9 octobre

Théâtre du blog

Pauvreté, richesse, homme et bête

le 1 octobre, 2015

Pauvreté, richesse, homme et bête d'Hans Henny Jahnn, traduction d'Huguette Duvoisin et René Radrizzani, mise en scène de Pascal Kirsch

À la source de la pièce d'Hans Henny Jahnn, romancier, dramaturge allemand mais aussi excellent facteur d'orgue et viscéralement anti-nazi (1894-1959), il y a l'homme, l'humain. Dans son travail, dans la nature, avec les saisons et les animaux, dans ses histoires d'amour, il vit sous les yeux des autres, malmené par les on-dit, poussé et aveuglé par son désir, et illuminé par les mythes et légendes. Il était une fois une jeune fille pauvre et un riche fermier, et il y avait, entre eux une belle histoire d'amour. Mais… Mais, au village, ça ne passe pas. Insinuations, mensonges, railleries, vengeances : un pauvre enfant bâtard naît et meurt d'un viol, la jeune mère, accusée d'infanticide, fait de la prison, le fermier épouse la solide fermière qui le convoitait, et voilà.

Seulement, Jahnn est plus profond que cela, il connaît la richesse, le poids de vérité des contes et légendes. Il ne va pas «arranger les choses», les fermer, il écoute la complexité humaine. Il va ouvrir des zones d'ombre et des rais de lumière dans le monde dur qu'il a choisi. Il va convoquer les paysages, un cheval enchanté, les enfants, pour rappeler qu'on peut être un peu plus grand que soi-même. Pascal Kisch a pris ce texte à bras le corps avec toute la force, tout l'amour qu'il mérite. Et d'abord en confiant la scénographie à Marguerite Bordat : un jeu de tables qui s'emboîtent et se séparent agrandit ou ferme l'espace, fait glisser, en une narration continue, d'un intérieur aux montagnes, elles-mêmes figurées par de très belles maquettes de rochers et de hameaux poudrés de neige. Il y a une vraie poésie, et de l'enfance, dans ce bouleversement des échelles, avec, au loin, la présence obsédante d'un merveilleux cheval blanc. Pour autant, la mise en scène et la direction d'acteurs n'a rien de naïf ni de mièvre : les duretés de la langue, de la vie, sont interprétées avec une précision musicale rare. Hauteur, intensité des voix, dialogue avec la guitare électrique de Richard Comte, tout est réglé avec une parfaite justesse qui n'a rien de formel, au contraire : c'est ce travail qui donne au texte, à la partition, sa plénitude symphonique. Jans Henny Jahnn sait ce qu'est la tragédie (*Médée, Pasteur Ephraïm Magnus*) : elle naît des passions, des frustrations, de l'âme humaine tiraillée entre Eros et Thanatos. Sa psychologie est celle d'un philosophe, non du cliché. Et, si son théâtre apporte une consolation, ce n'est pas par l'illusion ou la rêverie, c'est en nous faisant écouter aussi l'inépuisable pulsion de vie. Il y a de l'amour qui circule, sans fin…

Quel rapport avec la qualité de la mise en scène de Pascal Kirsch ? Il est évident : c'est l'attention à la vérité du geste, inséparable de la vérité du monde. *Pauvreté, richesse, homme et bête* nous ramène sans nostalgie ni prétention à une terre qu'on a oubliée, et cela loin des effets de mode.

Un très beau moment de théâtre qui vous remet les pieds sur terre, donc, la tête sur les épaules, et le cœur, sinon au ventre, du moins à sa place. **Christine Friedel**

Nous confirmons absolument la remarquable qualité de ce spectacle que nous avions vu en juin au Studio-Théâtre de Vitry mais dont nous n'avions pas eu le temps de vous en parler. Il a changé de théâtre mais s'est encore bonifié, ce qui n'est pas toujours le cas dans les reprises, et il n'a rien perdu ici de ses très exceptionnelles qualités.

Auteur allemand ignoré du public français, mal connu et peu joué chez nous, (*Médée* à la Colline) acteurs aussi qui ne sont pas des vedettes de cinéma, metteur en scène qui a encore peu produit… Et pourtant quelle réalisation! Un texte passionnant que l'on écoute presque trois heures sans aucune lassitude, à la langue formidable, d'une force et d'une rare poésie, une mise en scène d'une grande finesse mais aussi d'une solidité, d'une maîtrise à toute épreuve, et d'une précision assez rare par les temps qui courent, qui oscille entre réalisme et merveilleux, sans jamais tomber dans le surlignage, des acteurs à la gestuelle comme à la diction remarquables, et tout de suite très crédibles dans ces personnages de paysans norvégiens, jamais dans le sur-jeu, une scénographie passionnante (Marguerite Bordat) comme on voit rarement, et que Claude Lévi-Srauss, lui qui parlait avec passion des modèles réduits, aurait beaucoup aimé, une intelligente utilisation de la vidéo: le cheval en fond de scène paraît plus vrai que nature! Les images de l'autre petit écran paraissent moins convaincantes mais c'est bien la seule réserve. Et la musique de Makoto Sato, et Richard Comte qui l'interprète aussi, est en parfaite osmose avec le texte, elle « agace » au meilleur sens du terme, et nous tient constamment en éveil. Encore une fois, il est très rare-et c'est ce qui fait la force de ce spectacle-de voir une telle synthèse de talents mis au service d'un texte. Avec beaucoup d'humilité, d'intelligence et de sensibilité.
On ne vous le dira pas deux fois : courez, courez vite voir ce spectacle dans la belle salle de l'Echangeur. Et il faut espérer que ce spectacle pourra être vu par un très large public. Il le mérite amplement.
Philippe du Vignal

WebThéâtre
Théâtre, Opéra, Musique et Danse

Critiques / Théâtre

Pauvreté, Richesse, Homme et Bête de Hans Henny Jahnn

Par Gilles Costaz

Une grande fresque, et la révélation du metteur en scène Pascal Kirsch
La compagnie Collectif 2 Plus participe à la révélation de l'œuvre d'un grand auteur trop peu connu dans notre pays, l'Allemand Hans Henny Jahnn (1894-1959), avec la création française d'une pièce écrite en 1933 (mais créée en 1948), *Pauvreté, Richesse, Homme et Bête*, fort bien traduite par Huguette Duvoisin et René Radrazzani. C'est l'un de ces textes de théâtre – fort rares -, qui ont une ampleur romanesque et une puissance lyrique où se reflètent, dans une langue contrastée et superbe, les grandes interrogations sur la condition humaine. Il y a du symbolisme, du moralisme, le souvenir des légendes et des récits mythiques chez Hans Henny Jahn, qui peut faire penser à Ibsen, Claudel, Maeterlinck, avec une évocation plus brute des relations entre les hommes. L'action ne se passe pas dans le pays natal de l'auteur, mais en Norvège. Un paysan, Manao, respectueux de la vie et des animaux, est épris d'une jeune femme qui va s'éloigner de lui à cause d'une accusation d'infanticide qui, soudain, pèse sur elle. Il épouse bon gré mal gré une femme maléfique, qui favorise la mise à mort de son cheval préféré et se met à régner sur sa ferme, au nom de l'incontestable fécondité de ses flancs - et de son sens des biens terrestres. Peu à peu Manao se libère de cette oppression, à laquelle participe un entourage d'hommes manipulateurs et obsédées de possessions charnelles. Il prend en main un élevage de rennes et trouvera l'harmonie espérée dans la compagnie d'une jeune fille qu'au moment de mourir, l'ancienne fiancée écartée pour un crime qu'elle n'a pas commis guide vers lui. Résumer un tel poème dramatique, c'est le trahir. C'est une telle métaphore de la lutte du bien et du mal, du conflit entre l'âme et le corps, du contraste entre la perversion de l'humanité et de la pureté de l'animal qu'on crierait volontiers à la grandiloquence. Or le spectacle mis en scène par Pascal Kirsch est tout sauf grandiloquent. A cette littérature chargée de lourdes notions et de scènes malaisées il donne puissance et évidence. La soirée commence comme un conte narré par une jeune fille, devant un décor miniature posé sur une table, saupoudré de neige. Puis, progressivement, les personnages se mettent à exister. Le plateau se transforme, grâce à de grandes tables qui seront déplacées et figureront d'autres lieux, tantôt réels, souvent symboliques. Les acteurs jouent dans une rudesse qui évident les clichés poétiques : Raphëlle Guitlis, étonnante épouse dont toutes attitudes ont la dangereuse solidité d'un personnage qui ne croit qu'à la vie concrète, ignorant de l'absolu, Arnaud Chéron, Julien Bouquet, Elios Noël, François Tizon et Loïc Le Roux. A l'opposé, trois interprètes ajoutent à la forte présence charnelle, à la tension qui règne à chaque instant une dimension spirituelle, un au-delà fait de profondeur et de rêve : Marina Keltchewsky, admirable entre la sublimation et la mise à distance, Florence Valéro, qui figure successivement la récitante et la jeune fille dans une belle douceur secrète, enfin et surtout, Vincent Guédon qui tient le rôle central de Manao avec une extraordinaire capacité à être entre la terre et le ciel, présent et absent, combatif et rêveur, physique et éthéré. Ce très beau spectacle, qui affirme le grand talent et l'avenir certain de Pascal Kirsch et de Collectif 2 Plus, doit beaucoup à ce comédien tout à fait marquant, Vincent Guédon. **Gilles Costaz**

Le Monde

mardi 06 octobre 2015

Chant de mort et de désir dans un fjord

Pascal Kirsch met en scène un texte magnifique de Hans Henny Jahnn

THÉÂTRE

A l'arrivée d'Hitler au pouvoir, en 1933, Hans Henny Jahnn a quitté l'Allemagne, où il était considéré par les nazis comme *« communiste et pornographe »*. Il s'est installé au Danemark, sur l'île de Bornholm, où il est resté jusqu'en 1945. C'est là qu'il a écrit *Pauvreté, richesse, homme et bête*, une pièce passionnante. Elle se passe en Norvège, dans un fjord qui ressemble à celui où Jahnn a vécu quand il a fui pour la première fois son pays, en 1914. Il avait alors 18 ans, il était antimilitariste et pacifiste. Il le restera toute sa vie, écrivant, de 1955 à sa mort, en 1959, une pièce contre la bombe atomique.

Ce Hambourgeois qui a fondé une communauté utopique et qui est devenu, en autodidacte, un facteur d'orgues réputé, était un être singulier. Il voyait en l'homme *« une erreur de la création »*, il défendait la nature sous toutes ses formes et mettait les chevaux au-dessus de tout. Une jument blanche hante son théâtre, de *Médée* – sa pièce la plus connue avec *Pauvreté, richesse, homme et bête*, présenté à L'Echangeur de Bagnolet, un théâtre qui ne craint pas de sortir des sentiers battus, comme le metteur en scène de la pièce, Pascal Kirsch.

Sensualité et animalité

D'abord, le public est invité à se tenir debout, autour d'une table sur laquelle repose la maquette d'un fjord enneigé. Les comédiens situent les maisons et les personnages, dans ce décor de montagnes isolées, âpres. Puis le public rejoint les gradins, et l'espace s'élargit, faisant apparaître d'autres tables, autour desquelles la pièce va se jouer, au cours de trois heures où le temps file sans que l'on s'en rende compte. Sensualité et animalité, sexualité et force, sacré et barbarie : les contraires s'unissent et se combattent.

Le personnage central, Manao, vit dans une ferme à l'écart du village. Entouré d'une légende qui porte sur sa jument blanche, endeuillé et seul depuis trop longtemps, il doit trouver une femme. Il pourrait en prendre une riche, comme lui, mais son choix se porte sur Sofia, aperçue il y a des années. Sofia garde les troupeaux des autres : elle est la plus pauvre du village, où une autre fille, Anna, veut Manao, depuis qu'elle a dansé avec lui, il y a des années aussi. Pour l'avoir, elle est prête à tout.

Ainsi commence *Pauvreté, richesse, homme et bête*, où maîtres et valets se livrent une guerre sans pitié, où le meurtre ressortit à une force supérieure, sans lien avec la morale, où l'amour prend une dimension tragique. On est dans un monde noir, onirique et magique, comme le plateau du théâtre, où des halos de lumière, tels ceux de bougies, éclairent les comédiens, et où apparaissent des visions, comme celle, obsédante, de la jument blanche. Au-dessus, il y a un ciel étoilé : celui de la langue de Jahnn, cruelle et radicale, organique et érotique. Magnifique. ■

BRIGITTE SALINO

Pauvreté, richesse, homme et bête, *de Hans Henny Jahnn. Mise en scène de Pascal Kirsch. L'Echangeur, 59, avenue du Général-de-Gaulle, Bagnolet (Seine-Saint-Denis). Tél. : 01-43-62-71-20. Du lundi au samedi à 19 h 30, le dimanche à 17 heures. Jusqu'au 9 octobre.*

la Croix

Une belle histoire, une grande histoire. Une histoire folle, aux allures d'immense saga. C'est « *Pauvreté, richesse, homme et bête* », de l'Allemand Hans Henny Jahnn. Il l'a écrite en 1933, alors en exil, fuyant le régime nazi à Bornholm, une île perdue de la Baltique.

Étalée sur dix années de vie, elle raconte le parcours de Vinje Manao, le pur et riche fermier amoureux de la toute aussi pure mais pauvre Sofia. Las, Anna, paysanne fortunée qui avait déjà jeté son dévolu sur lui mettra tout en œuvre pour éliminer sa rivale, la jeter dans les bras d'un valet complice, la faire accuser d'infanticide. Dès lors, elle aura la voie libre pour épouser un Vinje désespéré, désorienté.

Créature ensorceleuse

Leur mariage ne sera évidemment pas heureux. La paysanne, obstinée, se perdra dans la folie, impuissante à se faire aimer. Le fermier se réfugiera dans sa passion des animaux, tout particulièrement, de sa jument, dont la rumeur dit qu'elle porte une créature ensorceleuse dans ses flancs. Surtout, il n'oubliera pas la pure Sofia…

Complots trahisons, grâce rédemption

Complots et trahisons, illusions et désillusions, cynisme et manipulation, domination et soumission, mais aussi grâce et rédemption… Dans le maelström des événements qui se succèdent sur le mode du dodécaèdre (douze séquences en quatre actes), s'opère une vertigineuse descente jusqu'au plus profond de l'être. Au-delà de toute morale, les interrogations se multiplient sur l'homme, sa présence, ses rapports avec la nature et le cosmos. Bien que le sujet ne soit pas le même, on pense au *Peer Gynt* d'Ibsen, alors que, dans l'écriture, le théâtre et le récit, le prosaïque et le lyrique, le trivial et l'indicible poésie ne font plus qu'un.

Une œuvre jamais jouée en France

Proche d'Hans Henny Jahnn, Klaus Mann a écrit : « il appartient au royaume secret d'une littérature allemande inofficielle, un royaume de princes inconnus et sans couronnes ». Ceci explique-t-il cela ? Un demi-siècle après sa mort, cet écrivain majeur demeure toujours méconnu, particulièrement en France où, jusqu'à aujourd'hui, « Pauvreté, richesse, homme et bête », n'avait jamais été jouée (1).
En faisant découvrir ce texte, Pascal Kirsch fait acte de justice. Mais pas seulement. Ce quadragénaire se révèle l'un des hommes de théâtre les plus fins, les plus justes. Rarement, un metteur en scène aura su faire entendre avec une telle intensité, une telle pureté un texte aussi riche, aussi dense, aussi complexe. Alternant, dans une fidélité parfaite à Hans Henny Jahnn, les moments de théâtre et ceux du récit, il entraîne avec une évidence stupéfiante les spectateurs dans les arcanes de cette œuvre tenant du conte, des mythes et légendes du Grand Nord, du poème épique.

Un charme envoûtant

Dès le début, le ton est donné, alors que le public est invité à se réunir autour d'une maquette avec rochers, montagnes, maisons sous la neige, tandis qu'une comédienne lui raconte la vie du village. Puis surgit le « chœur » des esprits qui s'adressent aux vivants – troll, pendu, « *homme de l'eau* ». Puis les personnages : Vinje Manao, Sofia, Gunvald le Valet, Anna…

Peu à peu, dans le décor épuré à l'extrême – des grandes tables manipulées, redessinant en permanence l'espace – un charme envoûtant opère. D'autant plus captivant qu'apparaît par à-coups l'image vidéo de la « jument » aussi présente qu'irréelle. Noyées dans un clair-obscur ou prises dans un halo de lumière, les scènes s'enchaînent dans un mouvement continu qu'aucun effet n'altère. Certains tableaux sont d'une puissance et d'une beauté à couper le souffle. Ainsi, la mort de Sofia…

Trois heures enivrantes

Et puis il y a les acteurs, stupéfiants de vérité et de simplicité, ne jouant ni trop haut, ni trop fort, en osmose absolue avec les mots, comme si ceux-ci sortaient directement de leur souffle, de leur chair, de leur corps : Vincent Guédon (le fermier épris d'amour et d'absolu), Marina Keltchewsky (Sofia, l'agneau sacrifié), Raphaëlle Gitlis (Anna, la mauvaise), Elios Noël (le valet brutal, mais amoureux), Arnaud Cheron (le second valet manipulateur), Florence Valéro (lumineuse « diseuse » et ultime compagne de Vinje), Julien Bouquet, Loïc Le Roux, François Tizon (le chœur). Deux musiciens, improvisant en direct sur le bord du plateau, les accompagnent de notes dissonantes : Makoto Sato et Richard Comte.
Le spectacle dure trois heures. On ne voit pas le temps passer. Transporté, bouleversé. Subjugué. Dans un autre monde.

Didier Méreuze

Le Canard enchaîné

Le 7 octobre 2015

Le Théâtre

Pauvreté, richesse, homme et bête

(L'envers du Nord)

QUEL beau titre ! Enigmatique et puissant… Telle est aussi cette pièce (1) jouée pour la première fois en France, une pièce qui date de 1933, écrite par un auteur allemand peu connu ici, Hans Henny Jahnn, qu'on rêve, une fois sorti des trois heures émerveillantes de ce spectacle, d'approcher de plus près.

Imaginez un village perdu dans les montagnes neigeuses norvégiennes, que les comédiens vous font voir au début, approchez-vous, approchez-vous, sous la forme d'une maquette miniature posée sur une table… Voyez, ici, loin de tout, se trouve la ferme du héros, le paysan éleveur de rennes Manao Vinje, que vous verrez bientôt devant vous, incarné par un Vincent Guédon magnifique d'intensité, figurant un être d'une absolue pureté, un idiot aussi émouvant qu'un Prince Mychkine, ne suivant que ses rêves et ses visions, les pieds sur terre et la tête dans les songes et les féeries animales. Voyez, là, la ferme de la riche Anna Frönning, qui pour avoir dansé une fois avec Manao s'imagine qu'elle est sa promise. Ecoutez le dialogue entre le troll et le suicidé, qui invite les vivants à le rejoindre au royaume des morts, on y est bien mieux…

Et préparez-vous à ce choc rétinien : la soudaine apparition d'une jument blanche, fantomatique, silencieusement irréelle, troublante jument dont on dit qu'elle tient prisonnière entre ses flancs une jeune fille dont le paysan Manao Vinje serait amoureux, et qu'il honorerait à sa manière, il se passe des choses vraiment étranges dans ces montagnes, et dans cette pièce, qui tient à la fois du drame paysan, de la tragédie racinienne, du conte de Grimm inversé et du traité de résilience.

Neuf acteurs d'une parfaite justesse, aux registres très contrastés. Un décor à l'épure, quelques tables, un peu de poudre blanche pour figurer la neige, et c'est tout. Un guitariste électrique inspiré, Richard Comte, dont les arpèges introduisent une dimension mystérieuse de brume et de légende. Le metteur en scène, Pascal Kirsch, a servi avec grâce, et l'œil sûr, cette très belle et sensuelle histoire où bouillonnent d'âpres passions, où chacun est riche un jour et pauvre l'autre, homme aujourd'hui et bête demain, si ce n'est l'inverse ; c'est un enchantement.

Jean-Luc Porquet

(1) Le texte est publié chez José Corti, 136 p., 16 e.

● A L'Echangeur, à Bagnolet.

journaldebordduneaccro
chroniques quotidiennes du théâtre, par Edith Rappoport

PAUVRETÉ, RICHESSE, HOMME ET BÊTES L'Échangeur de Bagnolet

Publié le 7 octobre 2015 par Edith Rappoport

De Hans Henny Jahnn, mise en scène Pascal Kirsch, Collectif 2 Plus

Une surprenante découverte que ce récit au long cours sur les paysans du grand nord, les riches et leurs valets de ferme, les pauvres au travers de violents affrontements sur leurs désirs de posséder hommes et bêtes. Dans la solitude de sa ferme isolée dans la montagne, Manao Vinje qui souhaite se marier a conservé le souvenir de Sonia, jeune fille pauvre rencontrée au cours d'un bal. Il descend au village, lui offre un cadeau de fiançailles en lui promettant de revenir l'épouser. Mais Anna, héritière elle-aussi d'une ferme, élabore une machination ignoble pour séparer les deux amants, elle parvient à épouser Manao, lui faire de nombreux enfants qu'elle élève avec le valet de ferme, son amant. On assiste aux retrouvailles de Manao et de Sonia sur son lit de mort. Interprété par 9 comédiens dans un décor de petites maquettes de montagnes sur table, accompagné par 2 musiciens qui donnent une dimension onirique, ce spectacle fascine pendant plus de 2 heures. Cette pièce de 1933 est aussi un poème, un conte, dont l'auteur avait écrit Pasteur Ephraïm Magnus, monté par Brecht en 1923. Pascal Kirsch a réalisé 5 mises en scène depuis 2010, notamment Et les hommes et pas d'Elio Vittorini, et Mensch de Büchner à l'Odéon en 2007.

L'Échangeur de Bagnolet du lundi au samedi à 19 h 30, dimanche à 17 h, relâche mercredi, Tél 01 43 62 71 20

Le blog de Martine Silber Marsupilamima

Le 07 octobre

Pauvreté, richesse, homme et bête de H.H. Jahnn, mes Pascal Kirsch

C'est d'abord l'atmosphère qui marque le spectateur dès l'entrée dans la salle. Les spectateurs, debout, se retrouvent rassemblés autour d'une grande table où l'on devine si l'on n'est pas assez près, la maquette d'un paysage de montagnes, de rochers, quelques maisons éparses, un village. Il fait assez sombre, une jeune femme se détache du groupe et dans la lumière raconte le début de l'histoire. Celle de Manao Vinje, un jeune paysan qui a hérité de son père et qui vit seul avec une jument dont on raconte que l'âme d'une jeune fille y serait enfermée.
Peu à peu, elle mentionne les autres personnages qui sortent de l'obscurité, deux valets et trois hommes vêtus de noir qui vont nu-pieds accompagner l'histoire comme un chœur antique, sorcières ou Parques. Deux d'entre eux sont morts, le troisième est un troll.
Deux jeunes femmes sortent aussi de la pénombre, l'une est Anna, riche paysanne qui veut épouser Manao et sera prête à tout pour y parvenir, l'autre est Sofia, jeune fille très pauvre et bien sur, c'est d'elle qu'il est amoureux.

S'ensuit un conte cruel et sombre, de folie, de passion, de désirs, d'amour, de violence et de mort. Tantôt onirique, poétique tantôt presque cru, le texte de Hans Henny Jahn s'écoute comme une histoire de veillée, dans un refuge ou un chalet perdu, le soir, à la lumière de bougies. Quant on est tout prêt à croire aux fantômes, aux apparitions, on aurait presque froid tant le destin de ces gens, la noirceur de certaines âmes, la volonté de posséder, la cupidité, la déchéance, l'incompréhension, la souffrance sont palpables.

La mise en scène de Pascal Kirsch accompagne les mouvements lents des comédiens dans des jeux de lumières blafardes, avec pour tout décor tables ou bancs. Seule dissonance, la guitare électrique qui geint, crie, et trouble le temps.

Martine Silber

Vendredi 09 octobre 2015

Par Victor Point

19 h 30 VENDREDI

Dernière occasion d'assister à une superbe pièce onirique

Bellamy

Dans un pays de montagnes, de vallées et de fermes, il y a des esprits, des trolls et des morts qui parlent. Il y a des hommes et des femmes qui aiment et qui tuent. Des pierres qui font du bruit en marchant. Un cheval arrive, et ce cheval a l'air d'être magique. Pauvreté, richesse, homme et bête est non seulement une œuvre dramatique, mais aussi un poème et un conte. Une réflexion violente et crue sur l'amour. Et ce soir, c'est la dernière ! Tarifs de 10 € à 12 €. Ce vendredi soir à 19 h 30, au Théâtre l'Echangeur, 59, avenue du Général-de-Gaulle à Bagnolet. M° 9 Galliéni.